

KARLÈNE — La foi enrichit la notion que nous avons du temps par la vision de l'éternité qui rend caduque ce que nous croyons irrémédiable, comme la mort.

SOPHIE — Enfant, je me demandais : comment est-il possible que je sois là et que l'instant d'après, je pourrais ne plus exister ? Comment est-il possible que mon être puisse s'effacer au point que plus rien ne subsiste de ses traces ? Encore aujourd'hui, ces questions me hantent. Cette réflexion sur la mort m'accompagne depuis toujours. Je l'ai apprivoisée, pour ainsi dire, pour avancer comme les autres. C'est la vie qui me fait défaut. Tandis que toi, me semble-t-il, ton élan vital est plus fort que tout.

KARLÈNE — Ta remarque est pertinente. Mon élan vital est d'une résistance qui me dépasse, ou plutôt était, car avec l'âge je le sens faiblir.

SOPHIE — Une résistance qui te dépasse ? Comment ça ?

KARLÈNE — À plusieurs occasions, dans ma vie, cette énergie vitale m'a surpris et pas seulement moi.

SOPHIE — Ah bon ? Dis-moi...

KARLÈNE — Je me souviens de ce "copain" chauffeur-routier, pas très grand mais râblé, d'une vingtaine d'années mon aîné, qui m'avait demandé de lui rendre service en allant laver sa vaisselle chez lui.

SOPHIE — Oh là là ! Je vois venir la cata !

KARLÈNE — C'est sûr ! Malgré mes dix-sept ans, j'étais très naïve et ne connaissais presque rien de la vie. On pouvait me faire gober n'importe quoi. À l'époque, la proposition très machiste de ce type ne choquait pas vraiment.

SOPHIE — En effet... Le cliché de la femme ménagère avait encore la vie dure.

KARLÈNE – Nous sommes donc allés chez lui. J'ai lavé sa vaisselle. Puis, vu l'espace plutôt restreint des lieux, il n'y avait pas d'autre endroit pour s'asseoir que le bord du lit, ce que me proposa le copain en question et que je fis.

SOPHIE – Oh... Quelle imprudence !

KARLÈNE – Ou quelle confiance. Alors, le soi-disant copain s'est approché de moi, approché encore, pour finir par me plaquer sur le lit de tout son poids, très conséquent, et de toute sa puissance de déménageur...

SOPHIE – Aïe aïe aïe...

KARLÈNE – J'ai résisté de toutes mes forces contre ses mains qui cherchaient à me déshabiller et contre sa détermination à abuser de moi. Ce fut une âpre lutte, presque immobile, mais dont l'intensité opiniâtre et inébranlable l'a stupéfié.

SOPHIE – Et alors, que s'est-il passé ?

KARLÈNE – Eh bien, mon corps était totalement bloqué sous le sien. Je n'avais que mes mains pour maintenir fermement le haut de mon pantalon. J'ai tenu bon. Mon agresseur a dû céder le pas, en lâchant un « eh ben dis donc, t'es forte toi ! » dépité. Heureusement, je n'avais pas mis une jupe ce jour-là ! Merci Mister jean.

SOPHIE – Ce qui aurait pu arriver, sans cette force que tu évoques, me fait froid dans le dos. Et la réaction de cet homme, qui ne trouve dans son comportement rien d'anormal, me fait frémir d'effroi.

KARLÈNE – Sur le coup, je n'ai pas compris que je venais de subir une véritable agression, une tentative de viol. J'étais malheureuse, ou plutôt honteuse, le comble. Et puis, très gênée, avec un sourire coupable de ne pas m'être laissé faire, je suis partie poliment, le cœur battant. Peut-être même qu'on s'est fait la bise, je ne sais plus.

*Quand je te regarde,
Je t'écoute
D'une autre façon.*

KARLÈNE — Il y a des amitiés immédiates qui savent déjà que le temps et la distance n'auront aucune prise sur elles. Ce sont des coups de foudre qui éclairent l'invisible d'évidence. À mes yeux, peut-être naïfs, mais c'est ma conviction, la véritable amitié ne peut ni trahir ni s'éteindre. Et je trouve cela magnifique.

SOPHIE — Je veux croire que certaines amitiés comme tu le dis "éclairent l'invisible d'évidence". C'est très beau comme image et j'en frissonne d'émotion. Les mots ont un pouvoir extraordinaire, de destruction mais aussi de guérison, comme c'est le cas, ici avec toi. Quant à l'amitié, pour certaines personnes, elle est jeu, jeu d'intérêt. Comment faire pour que l'autre dévoile ses véritables intentions ? Comment reconnaître le vrai du faux ?

KARLÈNE — Tu as raison de souligner le pouvoir des mots²². Il est immense. Ils peuvent effectivement apporter le pire comme le meilleur. Sont-ils tous crédibles ? Bien sûr que non, mais je préfère aborder le sujet sous l'angle du *vivre et voir* plutôt que de la *détection*.

SOPHIE — Tu veux dire de laisser venir les événements ?

KARLÈNE — En quelque sorte. Les choses se décantent un peu toutes seules. Pour que notre perception de l'autre soit plus claire, plus libre, il faudrait réussir à débarrasser notre filtre personnel d'un maximum de polluants tels que la projection, le besoin de fusion, les désirs liés à des attentes très anciennes parfois irréalistes ou induits

22 « La mort et la vie sont au pouvoir de la langue », Proverbes 18:21, *Darby Bible*.

par nos peurs. Pas simple, mais comme je te le dis souvent on peut *tendre vers*, essayer.

SOPHIE — Se débarrasser des encombrants du passé, en somme, pour percevoir l'autre avec plus de justesse.

KARLÈNE — Bien résumé ! Je ne possède pas la science infuse et je ne voudrais pas me positionner en donneuse de leçon, mais j'ai remarqué qu'une erreur trop souvent commise consiste à rester figé dans une attente excessive ou décalée par rapport à l'autre.

SOPHIE — C'est lourd et pénible à supporter ! Personnellement, j'ai du mal avec la médiocrité donc j'exige beaucoup de moi-même et fatalement, aussi de mes proches.

KARLÈNE — Qui n'a jamais commis cette erreur ? Une exigence excessive est autant dévastatrice envers soi-même qu'envers les autres. Un bon coup de balai pour recadrer ses attentes est bénéfique. Sinon, on n'avance pas.

SOPHIE — C'est bien de toujours commencer par son autocritique.

KARLÈNE — C'est la moindre des humilités. Mais pour revenir sur la perception de l'autre, la relation, il est avantageux d'écouter, de rester simple, de laisser l'instant se vivre et de déguster ce qui vient.

SOPHIE — C'est tout de suite plus alléchant vu comme ça !

KARLÈNE — Les relations véritables portent en elles-mêmes la force du lien qui se construit jour après jour, dans la présence comme dans l'absence.

SOPHIE — Mais comment se tissent les sentiments entre les êtres ?

KARLÈNE — Mmm... Cela reste un mystère qui se niche dans les recoins du passé et l'alchimie des corps. Quant à la confiance, basée sur l'instinct ou les faits, il est vrai qu'elle peut à tout moment tomber de haut. Mais pour ma part, j'ose l'acrobatie de l'accorder. "Qui vivra verra"...

SOPHIE – Tu n’attends rien des gens que tu rencontres ?

KARLÈNE – Quand l’échange est agréable, je reçois déjà beaucoup en le vivant. Ma tendance est de donner spontanément de moi-même, réflexe ou élan du cœur, sans attendre quelque chose en retour. Semer de la joie est une immense récompense.

SOPHIE – Donc, tu n’attends rien.

KARLÈNE – J’ignore si ne rien attendre du tout est possible mais il me semble que cela ne me vient pas à l’esprit. Et si je remarquais un “non retour”, je devrais alors vite me remémorer que c’est à moi de ne rien attendre, pas à l’autre de donner.

SOPHIE – Pas facile mais plus cool. Et ça évite de ruminer.

KARLÈNE – Pourtant, j’avoue qu’avant d’avoir acquis ce recul, certains silences m’ont profondément meurtrie, mais il faut respecter le choix de l’autre, même si c’est difficile ou si celui-ci nous paraît injuste.

SOPHIE – Tu n’envisages rien d’autre ?

KARLÈNE – Si. Vivre intensément le moment présent ou plutôt, être moi-même intensément présente à la vie, à l’accueil de nouvelles rencontres, impressions.

SOPHIE – Personnellement, j’espère vraiment qu’une relation de qualité va perdurer.

KARLÈNE – Bien sûr, moi aussi. Je ne voyais pas cela comme une attente. Attends – c’est le cas de le dire – je sors mon petit carnet de citations préférées... Je l’ai toujours avec moi. J’ai noté récemment des pensées qui m’ont beaucoup plu sur l’attente et je voudrais te les lire textuellement.

SOPHIE – Oh, tu as toujours ce carnet avec toi ? Excellente idée !

KARLÈNE – A... *Amour... Apprentissage... Ah voilà ! Attente...* Arthur Koestler a écrit « l’attente est toujours une torture ; l’attente

me dire qu'elles ont été vaines et fades. Mais force est de constater, tout de même, que les années ont bien passé, avec ou sans moi. Elles défilent, se souciant peu de ce que nous sommes, de ce que nous voulons. Il y a ceux qui avancent envers et contre tout, et ceux qui restent au bord de la route. Et je constate avec regret que j'ai parcouru peu de chemin ; je veux dire, pas assez à mon goût.

KARLÈNE — Je trouve pourtant que tu t'es bien débrouillée.

SOPHIE — Un certain Molière a écrit dans ses célèbres Fourberies de Scapin : « Je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre. »

KARLÈNE — Dur... Cela ne mérite pas la haine.

SOPHIE — Moi, ça me fait sourire, car il y a tant de vérité dans cette phrase ! Aujourd'hui, si la vieillesse me semble encore loin, ma peau est moins ferme, des rides se dessinent lorsque je ris, et qu'ai-je accompli ?

KARLÈNE — Je vois surtout que tu es rayonnante, toute jolie, et utile à tant de gens ! Peut-être justement pas assez à toi-même. Mais je comprends ce que tu ressens face au temps qui joue les sprinteurs alors que nous ne sommes que des tortues.

SOPHIE — Nous voilà dans La Fontaine, à courir après le temps qui nous reste à vivre...

KARLÈNE — C'est à peu près ça. Tu sais que j'aime la vie, mais si elle devait s'arrêter maintenant, je l'accepterais. De toute façon, je n'aurais pas le choix. Et puis, la mort m'a déjà frôlée tant de fois ! Je me suis préparée comme j'ai pu à cette rencontre étrange, bien que je me doute qu'elle se montrera encore cachottière et imprévisible. Mais pour l'instant, nous vivons. Et les stigmates du grand âge sont encore loin, surtout de toi.

SOPHIE — Ce ne sont pas les traces que le temps dessine sur mon

corps qui me chagrinent mais bel et bien ce qu'il reste à accomplir, et cette fichue difficulté à faire les bons choix.

KARLÈNE — Nous serons confrontées toute notre vie à cela. Mieux vaut voir le choix comme une chance...

SOPHIE — C'est quand même frustrant de se réveiller à quarante ou cinquante ans en se disant qu'on n'a pas tout à fait eu la vie qu'on voulait.

KARLÈNE — Ben voilà, tu radotes... Je plaisante ! Dis-toi qu'avant cet âge, tu n'avais peut-être pas la maturité nécessaire pour orienter autrement ta vie.

SOPHIE — J'espère que la conscience s'éveille avant qu'il ne soit trop tard pour se réaliser !

KARLÈNE — Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit-on. Même si notre vie ne ressemble pas à nos aspirations, tout n'est pas forcément négatif dans ce constat. Et puis, de bonnes surprises peuvent survenir à tout moment, même si l'on n'a pas opté pour la voie idéale ; mais qui peut se targuer de l'identifier inmanquablement ?

SOPHIE — En somme, nous vivons tous plus ou moins dans l'à peu près. Ça me console.

KARLÈNE — C'est un fait que bien des choses nous éloignent de nos idéaux. De plus, la vie regorge d'indices qu'on ne remarque pas forcément et on laisse parfois passer des opportunités intéressantes. Le pire étant de demeurer prisonnier de systèmes répétitifs néfastes que l'on aurait pu éviter.

SOPHIE — À ce stade, la vie fantasmée devient carrément hors de portée !

KARLÈNE — C'est le risque. Trop peur, trop tard, trop d'aveuglement, trop d'exigences, trop d'impulsivité... Cela en fait des obstacles à franchir pour réaliser ses rêves !

SOPHIE — Finalement, la plupart des écueils résident en soi-même.

KARLÈNE — Souvent. Il existe cependant des exemples très encourageants. Certains sont devenus médecins à plus de cinquante ans, d'autres ont obtenu leur BAC à quatre-vingt-dix ans.

SOPHIE — C'est formidable ! Mais ce sont des exceptions.

KARLÈNE — Oui, mais qui nous tirent vers le haut et prouvent que l'on peut toujours repousser ses limites. Enfin, le *toujours* ne nous appartient pas, mais on peut continuer à avancer, même de façon minimale, ne serait-ce que dans l'apprentissage de l'endurance.

SOPHIE — Avant d'en arriver à ce stade, j'espère pouvoir encore accomplir des choses qui me tiennent à cœur, car je commence à me dire qu'il y a urgence pour moi, avant que l'impossibilité ne me rattrape.

KARLÈNE — Dans tous les cas, il reste au moins possible d'adapter ses rêves, ou d'en changer si nécessaire. En attendant, réjouissons-nous de vivre et d'être là, presque libres. Quel cadeau !

dit qu'ils viendraient me chercher vers dix heures. Je suis à jeun, mais ce ne sera pas bien long jusqu'à cet après-midi. J'ai connu pire. Je pense aux personnes démunies ou perdues dans les déserts et je trouve ma situation plutôt enviable. J'ai de la chance d'être ici.

Je me sens sereine. Les courriels urgents aux notaires, locataires, etc., sont à jour. C'est parfait. Je suis *bétadinée* deux fois de la tête aux pieds. Ma tenue de cosmonaute bleue me transporte déjà dans un autre monde, multiple, inconnu, celui de la renaissance, de la technicité médicale appliquée au vivant.

Quelques images en noir et blanc défilent sur l'écran de la télévision dont j'ai coupé le son. Tout à coup, l'écran se colore... Ah ! c'est une publicité, mais je ne peux m'empêcher d'y voir des similitudes avec ce qui va m'arriver ce matin. Des ténèbres mortuaires, je vais revenir à l'irisé de la vie, à l'exubérance des cellules saines qui reprendront le pas sur les débords anarchiques bientôt extirpés de mon corps. Pas de palpitations, pas d'inquiétude, mon souffle est tranquille.

En dehors des personnes concernées, qui pourrait se douter de l'attaque secrète qui déforme les sinuosités de mes viscères, minute après minute, seconde après seconde ? Quelques rougeurs diffuses sur mon visage, et mes yeux cernés, me sont pourtant indices de la tragédie silencieuse qui se joue sous la façade trompeuse de la femme apparemment en bonne santé qui apparaît dans mon miroir.

Au-delà des réalités tangibles, les minutes poursuivent leur course, pressées, discrètes. Ce n'est ni le moment de m'appesantir sur le passé, ni davantage sur l'avenir et ses projets. Je maintiens mon esprit au présent. Mes cellules vont avoir besoin de toute l'attention de mon cerveau, même anesthésié. Des lueurs veilleront, j'en suis certaine, envers et contre tout, durant ce sommeil forcé qui va m'arracher quelques heures à la pleine conscience.

Ensuite, ce sera comme un naufrage inversé, un chaos, une grande bascule, un immense chambardement qu'il me faudra gérer, sous tous rapports. De nouveaux chemins devront prendre leurs habitudes dans ce fatras de chairs, de veines et d'artères sectionnées et recousues, dans ce cataclysme maîtrisé au sein duquel j'aimerais me glisser pour assister à cette sanglante révolution.

Quelle aventure fantastique ! Quel film incroyable va se jouer à mon insu ! J'y participerai pourtant, de l'extérieur, tel un metteur en scène improvisant son scénario sans tout connaître de l'âme secrète de ses acteurs ; et de l'intérieur, telle l'ouvrière qui exécute avec automatisme les gestes indispensables. Le tréfonds de mon être, mes abysses les plus intimes, vont œuvrer clandestinement pour maintenir en vie leur capitaine, leur leader paradoxalement impuissant à réparer sa mécanique viscérale.

Mes lèvres sourient, doucement. Mes yeux et mon regard, d'un commun accord, se tournent une fois de plus vers les arbres et le ciel. Mes yeux admirent leur esthétique, à la fois sobre et complexe, tandis que mon regard plonge dans l'immensité de la vie.

Le sentiment qui m'habite en cet instant est tellement aérien que l'on pourrait me croire prémédiquée. Il n'en est rien. Toutes les énergies positives, spirituelles surtout, qui me sont envoyées m'envahissent totalement et ne sont pas décidées à céder la place au stress. Il me faudra, par contre, gérer l'inquiétude de mes proches, leur insuffler la brise victorieuse de ma force paisible.

Les scalpels peuvent venir visiter mes entrailles. Un dernier regard dehors me confirme que la vie m'attend.

Je suis prête.

Du bruit dans le couloir... Ils arrivent.

SIMPLEMENT LA VIE

Chaque mouvement de la vie dessine un roman, raconte une histoire. Ce serait tellement dommage de s'en tenir à la surface des choses et de laisser de côté ce qui les anime, les transcende. Je veux de toute mon âme enjoliver mes heures, leur donner la force d'illuminer celles des autres. L'absence de don et de partage est un gouffre sombre où meurent les cœurs dans le silence de l'ignorance. Je veux créer des guirlandes dans ce quotidien si souvent ring de bataille, contre soi et la complexité des hommes. Utopie ? Peu importe. Ce n'est pas l'apparente impossibilité d'agir qui compte, mais le profond désir de faire. Des éclats joyeux ne peuvent que jaillir des rêves espérés, voulus, engendrés par une énergie irrépressible ! Une vie errante les croisera forcément quelque part, au large d'un désespoir, d'une déception, d'un échec sous la pluie. Et, sans savoir comment, recevant soudain une once de force positive venue soi-disant de nulle part, une tête se relèvera, une bouche rejettera son amertume et la vie écorchée reprendra sa route, un temps...

La vie n'est pas simplement la vie. Elle est un monde inconnu peuplé de questions et de réponses qui ne s'accordent pas toujours. Elle offre tout sur un plateau d'or serti de diamants, face au désert. Des mains se tendent sans atteindre la porte des oasis. Trop de voiles

sablonneux occultent les regards qui se perdent loin de la source vive. Elle est là, pourtant. Elle dit tout. Qui l'écoute ? Qui la perçoit ?
Ayez l'œil simple... et vous la verrez.

*

**

Un jour virginal nous ouvre les bras.

Qu'allons-nous lui offrir ?

Quel présent va-t-il apporter ?

Le feu des désirs va-t-il consumer l'ivraie des doutes ?

Coûte que coûte, avançons.

Poussons nos rêves vers leur dessein.

Abreuvs leur soif de nos ressources inépuisables !